

25-35ans.com

Une génér@tion d'avance

Étienne **Daho** L'interview

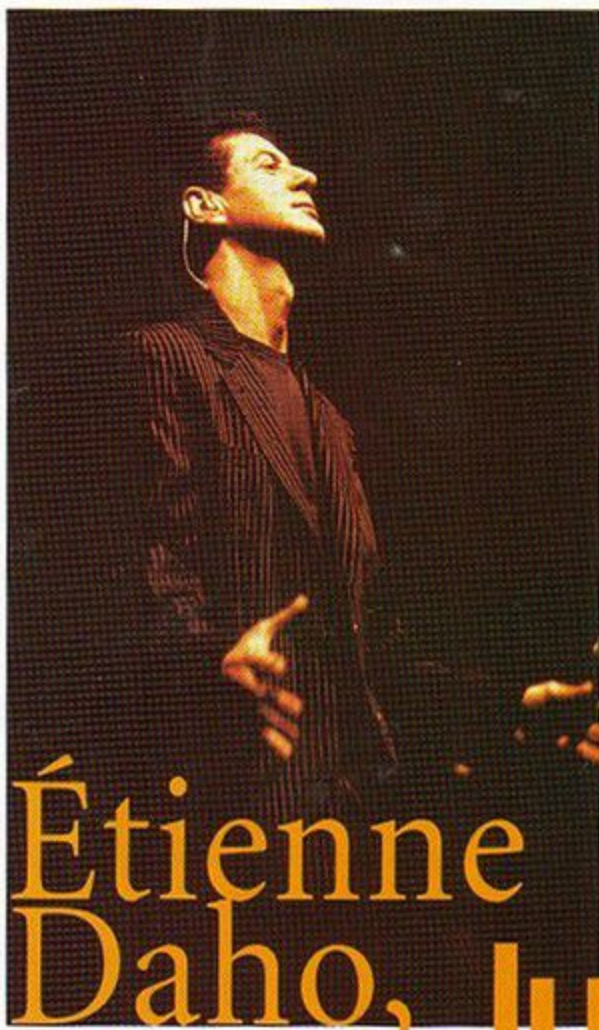
Net
Le web vous révèle
votre destin !

Rencontre
Charles Berling,
l'homme nombreux

Sexe
Ils sont plus branchés
porno que nous !

Psycho
Vraiment
changés
les hommes ?

Reportage
**Expo de
cadavres :
nécrophilie
ou art ?**



Étienne Daho, lumineux

Par Emmanuelle Peter

25-35ans.com : De novembre 2000 au mois d'août dernier, vous avez fait une centaine de dates dans toute la France, dont huit Olympia complets. Comment en sort-on ?

Étienne Daho : On a envie que cela continue, mise à part la fatigue physique : neuf mois, parfois avec six concerts par semaine, plus les interviews, l'écriture, la vie qui continue... c'est un peu dur de tenir le coup. Mais si on me le demandait, je repartirais tout de suite pour un an. Le groupe était parfait, les musiciens, la technique, le catering. Une alchimie rare, très rare. J'ai toujours aimé la scène, mais je ne m'y étais jamais senti aussi bien. J'étais en possession de tous mes moyens, avec une dimension supplémentaire, quelque chose en plus, quelque chose de magique, qu'il ne faut pas chercher à expliquer.

Au-delà des genres, pop, rock, électro... vous réunissez tous les publics. Aviez-vous conscience, en démarrant ce tour, d'être devenu l'artiste emblématique d'une génération, les trentenaires ? Ce qui était frappant, c'était la diversité des personnalités : sur le plan vestimentaire, il y avait tous les looks. J'ai l'impression que les gens se retrouvent dans mes concerts au-delà des clivages, pour partager un moment plus secret, plus affectueux, quelque chose qui a trait à une même sensibilité. Et depuis la sortie d'"Eden", il y a aussi un nouveau public, plus électro, qui est arrivé. Cet album, qui n'a pas forcément été compris par mon public "habituel", a permis en revanche à un public plus jeune de découvrir ma musique.

100 000 spectateurs en neuf mois. L'éternel adolescent de la pop française est devenu un prince de la scène, plus ange que démon. Alors que le double live cartonne dans les bacs depuis sa sortie, retour sur "Le Tour de l'été sans fin".

À quoi correspond la sortie d'un double CD live ? À l'envie de pérenniser ce moment de scène, ou à celui de compiler les meilleurs morceaux, voire aux deux ?

Compiler, non, j'ai déjà sorti un Best-of. Le live, c'est venu naturellement : on enregistre toujours les tournées, pour conserver une trace de ces moments d'émotion. Mais l'alchimie musicale était telle qu'il y avait encore plus de raisons que d'habitude de sortir un disque. D'autant qu'une bonne partie de mes singles a été réarrangée.

À l'écoute, ce qui est frappant c'est l'évolution de votre chant. Désormais votre voix vient ciseler la mélodie jusqu'au souffle. Les standards pop d'il y a dix ou quinze ans sont devenus des bijoux d'interprétation...

J'ai commencé à travailler ma voix sur l'album "Paris Ailleurs". Tant que je faisais des chansons pop, je n'en ressentais pas le besoin : avec ce système sonore, ma voix tenait lieu d'instrument, elle était dans la musique. Et puis sur "Heures Hindoues", je me suis rendu compte que j'avais d'autres ambitions. J'ai rencontré Sarah Sanders, mon "vocal coach", et depuis je m'entraîne avec elle, comme un sportif ! Je ne devrais pas le dire, mais mes chansons ne sont pas si faciles à interpréter : on a parfois l'impression que c'est très naturel, que je parle ou presque. En fait, mes tonalités sont basses, alors je ne peux développer la puissance du chant qu'ont les voix de tête. Je travaille beaucoup sur le souffle, je suis à la limite de l'apnée.



Certains de vos standards – "Tombé pour la France", "Week-end à Rome"... – ont été remixés version électro...

Les arrangements électro, j'en ai toujours fait. J'ai toujours eu envie de remixes, parce que j'aime aller sur les dance-floors : dans les années 80, lorsque j'étais à la fac, j'étais aussi DJ. Le dance-floor, c'est un endroit important dans ma vie, un lieu où la musique éclôt. En boîte, on est plus réceptif à ce qui arrive, on se sent bien, toutes les antennes sont dehors. Je sors toujours beaucoup, en Espagne, en Italie, en Angleterre. Au fond, assez peu à Paris.

On retrouve sur cet album des chansons composées au fil des ans avec des personnalités aussi diverses qu'Arnold Turboust, Brigitte Fontaine, ou Les Valentins...

Lorsque l'on est artiste, on a forcément envie de partager. Et la meilleure façon, c'est de créer à plusieurs. J'ai toujours croisé les gens, c'est comme cela que je fonctionne. Cela va de Saint Germain à Jacques Dutronc en passant par Brigitte Fontaine. Pour les remixes, c'est pareil : marier la musique dance, c'est-à-dire un univers hypnotique, avec l'univers pop de la chanson, c'est une idée qui m'a toujours titillé. Air, Cassius ou Demon ont repris mes chansons. En fait, musicalement je suis un adepte du mariage... provisoire !

Racontez-moi l'histoire du duo avec Dani, l'égérie parisienne des années 70. Vous avez enregistré ensemble "Comme un boomerang", une chanson écrite par Gainsbourg, jamais publiée. Comment l'avez-vous retrouvée ?

Cette chanson, c'est le seul inédit de Gainsbourg : Dani l'avait enregistrée pour l'Eurovision de 1975, mais elle avait été refusée par le jury... Alors elle a préféré annuler sa participation plutôt que de renier Gainsbourg. Résultat, la chanson n'est jamais sortie. Nous avons mis six ans à retrouver les bandes, à obtenir les droits. Une chanson fantôme, oubliée de tous, y compris de Serge : c'est incroyable qu'il ne l'ait pas donnée à une autre, à Jane... Et puis sur scène, à Colmar, Dani est venue me rejoindre. C'était la première fois que le public entendait "Comme un boomerang". Et les gens se sont mis à nous accompagner comme s'il l'avait toujours connue...

Vos chansons parlent d'amour, un amour toujours entier, souvent contrarié, voire perdu. Pourtant, l'atmosphère n'est jamais à la souffrance, je trouve au contraire qu'elles sont empreintes d'espoir et de douceur... Comment expliquez-vous ce paradoxe, qui au fond,

pourrait bien être la "Daho touch" ?

C'est vrai qu'il y a toujours une double lecture. Je me suis aperçu que, sans le vouloir, je recherchais les effets de contraste entre le texte et l'aspect mélodique de l'accompagnement. Je peux aussi placer une chanson très optimiste, comme "Ouverture", qui parle d'une rencontre, sur une musique dramatique à la Burt Bacharach. Mais les choses se font naturellement, j'aime leur laisser une certaine inconscience : je ne recherche pas le paradoxe, il ne faut pas aller dans la caricature de soi-même. Plus simplement, j'ai besoin d'intensité, c'est ce qui me fait avancer. Et quoi de mieux que l'amour ? C'est tout de même la meilleure façon de vivre les choses pleinement !

Il y a dans nos sociétés occidentales un véritable tabou entourant la mort. Un sujet dont on ne parle jamais, sauf vous, dans certaines de vos chansons. La mort, vous y pensez souvent ?

La mort, je n'y ai pas pensé pendant des années, cela me terrifiait. Sans doute parce que je n'étais pas "dans l'axe", je ne savais pas encore quelle serait ma voie. Je me souviens, lorsque j'enregistrais mon premier album, j'étais terrifié à l'idée de mourir avant que le disque ne sorte, j'avais peur de passer sous un bus... Il y a quelques années, j'ai aussi vécu l'expérience de la rumeur, qui me donnait pour mort, alors que j'étais moins présent, que je prenais un peu de recul. La chanson "Soudain" est née à cette époque, c'était une prise de conscience un peu métaphysique ; au fond j'étais en vie et j'avais envie de le chanter. Aujourd'hui, je pense que la mort fait intégralement partie de la vie : la frontière n'est pas si hermétique, j'écris des chansons qui sont déjà posthumes, puisque la nature veut qu'elles me survivent...

Autre thème récurrent dans vos chansons, le refus de la norme, des règles établies... Étienne Daho, éternel adolescent ?

La liberté, l'absence de cadres, c'est le fond de ma nature : je dis toujours non avant de dire oui. Je n'accepte jamais une idée consensuelle comme étant définitive. Et je vois à quel point nous ne sommes pas libres, à quel point nous vivons dans des cadres : il faut faire en permanence un travail de libération de soi-même. La chanson est un outil puissant, elle permet de se dépasser. Et nous avons aussi besoin de contre-culture, des personnalités comme Brigitte Fontaine sont indispensables, surtout en ce moment.

Vous avez la présence nécessaire pour passer la rampe... Cela ne vous a jamais tenté ?

Le cinéma prend beaucoup trop de temps par rapport à la musique. Et j'ai d'abord besoin de la musique. J'ai souvent eu des propositions de films, mais je n'arrive pas à me monopoliser des mois pour un tournage. Cette année, après réflexion, j'ai encore refusé un projet plutôt important. Il faudrait un réalisateur à part, un Tim Burton, un David Lynch, pour arriver à me convaincre. Je ne dis pas cela par prétention, mais parce que je me verrais plutôt dans le cinéma d'auteur, même pour un premier film. Cela ne s'est pas présenté...



Portrait en 15 questions

Daho, d'où vous vient ce nom ?

Breton.

En 2001, combien de bougies avez-vous soufflées ?

44.

Vous habitez où ?

Paris, Montmartre.

Petit, quel métier rêviez-vous de faire ?

Justicier.

Des tatouos, un piercing avoué ?

Un tatouage, les cigares du pharaon...

Quelle est la dernière chose que vous faites le soir, avant de vous endormir ?

Je prie.

Qui ?

La-haut...

Dans votre vie écoulée, qu'est-ce qui vous a rendu le plus fier ?

Avoir rencontré l'être idéal.

La personnalité que vous avez toujours rêvé de rencontrer...

Dieu.

Et celle que vous avez toujours méprisée ?

Personne. Je crois en la nature humaine, même les pires ennemis finiront par se parler sur une île déserte. Ce qui m'intéresse chez l'autre, ce sont les points d'entrée, les points de contact. On ne peut pas faire son propre chemin en se renfermant sur soi-même.

Demain à l'aube, vous partez en voyage. Il vous reste juste le temps de faire vos bagages... que préparez-vous ?

Un smoking, un rasoir, une brosse à dents et une Carte Bleue.

Pour aller où ?

C'est dur, il y a tellement de destinations... Au Sénégal.

Ce voyage tourne mal, vous êtes otage d'un groupuscule indépendantiste. Vos geoliers vous donnent la possibilité de recevoir un livre, un disque et un film...

Cela m'est totalement impossible de choisir. Je me ferais plutôt envoyer un cahier et un dictaphone, pour écrire des chansons.